

NICOLE RICAUD



L'ANNÉE DES TREIZE LUNES

Année de
catastrophes



Nicole Ricaud

L'Année des treize lunes

Année de catastrophes

© Nicole Ricaud, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-5970-1

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

DU MÊME AUTEUR

ROMANS :

- Au sablier du temps
- Dernières amours à l'automne de ma vie
- Grégoire l'alchimiste
- La violence en héritage

THÉÂTRE :

- La fièvre de l'or
- La combe du curé
- La guerre des clans
- Les écrouelles sont de retour
- Femmes des années soixante
- Elles voulaient voir l'Amérique
- L'héritier du Chasseur Français

NOUVELLES :

- Vous êtes bien Madeleine Chaput ?
- Journal intime
- Gigi l'amoroso

I

Dans un geste rapide et machinal, Paul nota l'heure à sa montre. Midi moins dix. L'heure à laquelle il fermait en général son cabinet pour s'accorder deux heures de pause et déjeuner avant de reprendre ses rendez-vous jusqu'au soir.

Heure qu'avait choisie aujourd'hui Karen pour franchir la porte sans lui accorder un regard.

Ses valises à bout de bras elle s'engouffra dans le taxi qui stationnait au fond de leur impasse...

Un endroit surprenant de tranquillité pour Paris que cette voie sans issue. Insolite comme une oasis noyée au milieu d'une mer d'immeubles. Calme et fleurie. D'apparence très province mais fausse de tranquillité. La tempête venait d'y pénétrer.

Karen et lui avaient découvert ce lieu étonnant, au milieu du quinzième arrondissement dix ans plus tôt. Non loin d'une station de métro et d'une rue commerçante. Bruyante et sans intérêt la rue, mais à deux pas de cette maison qu'ils avaient découverte. Elle était tellement pratique cette proximité pour les contingences domestiques, qu'ils étaient passés sur de possibles inconvénients.

Ils avaient aménagé le cabinet professionnel de Paul, planté un jardin, et restauré la maison d'habitation, dans ce qui avait été autrefois un atelier de chaudronnerie. Paul, psychanalyste, s'était réservé le rez-de-chaussée pour recevoir ses patients.

Il avait très vite noté que leur grande différence d'âge, trente-deux ans, écart qui avait été dans un premier temps un facteur de séduction, était devenue jour après jour de plus en plus pesante. Pour tous les deux. Il n'avait plus l'âge des

sorties en boîtes, ni celui des repas copieux le soir entre copains. De son côté, Karen était loin d'avoir atteint le stade résigné de la sagesse qui leur aurait permis d'avoir des objectifs d'avenir communs... Ils étaient de plus en plus rarement sur la même longueur d'onde.

Paul, événement rarissime, avait pour les trente ans de Karen organisé la veille une fête. Fête qu'il avait vu rapidement tourner au vinaigre et qu'il n'avait pas essayé ensuite de rattraper. Convaincu déjà que l'issue, dans sa tête déjà prévue, serait inéluctable. Le souhaitant presque.

Il n'était pas de nature optimiste...

D'une manière générale trente ans c'est déjà un cap plus ou moins difficile à franchir pour une femme, mais il le savait là d'autant plus difficile à accepter pour Karen, qu'il lui avait imposé avant de divorcer de sa première femme, la condition préalable de ne jamais concevoir d'enfant ensemble...

À vingt ans, amoureuse comme elle l'était de celui qui venait dispenser son enseignement aux jeunes infirmières de son école, la condition lui sembla aisée, presque normale compte tenu de l'âge de Paul et des enfants qu'il avait déjà de son premier mariage. Pourtant les années passant, Paul n'avait pas été sans apercevoir les coups d'œil tendres et les sourires qu'elle adressait aux bambins de la crèche voisine. Il eut alors été facile de revenir sur cette condition devenue pour elle insupportable, mais c'était mal le connaître que de l'imaginer changer quoi que ce soit de son comportement ou de ses décisions.

Les psychanalystes sont des gens fort singuliers, qui se croient parfois au-dessus de la mêlée, et qui, leur propre analyse terminée, rechignent à se remettre en question, ou à expliciter à leurs proches, non initiés, les décisions ou les comportements qu'ils leur font endurer.

Pour tout dire certains sont carrément invivables. Paul faisait partie de ceux-là.

Paul n'avait rien dit, rien fait pour la retenir. Et il avait maintenant deux heures devant lui pour réussir sa sortie, c'est-à-dire celle qu'il avait maintes fois

imaginée pour ce genre de situation. Deux heures. Avant que le premier patient de l'après-midi ne se présente à sa porte.

Il monta à l'étage prendre ce qu'il gardait en réserve dans son coffre. Quatre boîtes de neuroleptiques qu'il avalerait avec une bouteille de Chivas. Son whisky préféré. Soixante-deux ans étaient loin d'être un âge canonique mais il avait vécu ce qu'il estimait être le meilleur. Il ne lui restait plus maintenant que la perspective de la vieillesse, le tableau de la décrépitude avec son cortège de douleurs, et le risque à terme d'une dépendance qui lui deviendrait intolérable.

Il descendit s'installer dans le jardin, une occasion assez rare pour le signaler, devant le plan d'eau que Karen avait réussi à installer dans cette minuscule parcelle de terrain d'à peine trois cents mètres carrés, après des années d'efforts et d'échecs, et, sans jeux de mots, car l'heure n'est pas à la plaisanterie, après des sommes considérables englouties dans l'ouvrage.

Paul n'était pas sensible à la nature...

Le calme fort relatif qu'il avait trouvé dans ce lieu privilégié du quinzième arrondissement avait juste été déterminant au regard des exigences particulières de sa profession. Au moins, dans une impasse il échapperait au roulement ininterrompu de la circulation, et aux mugissements des sirènes de voitures de police ou d'ambulances. Le reste, la toile de fond, la végétation entretenue par des voisins à la main verte, l'indifférait. Il n'avait aucun goût pour le travail de la terre, se foutait de confondre un acacia avec une glycine, c'était déjà bien beau qu'il eût retenu que ces plantes produisaient des grappes de fleurs.

Malgré les années passées auprès d'une fanatique du jardinage il se révélait toujours incapable d'identifier les plantes qu'elle s'évertuait chaque année à faire pousser sur cette terre ingrate, bourrée de saloperies et de matériaux indestructibles. Autrement dit, le terreau inépuisable d'immondices accumulées depuis des siècles dans le sous-sol parisien.

Paul était un citadin pur jus. Shooté jusqu'à la moelle aux émanations des pots d'échappement. La campagne et ses pollens lui déclenchaient des crises d'asthme. Les insectes qu'il y croisait, des éruptions de boutons qui mettaient des mois à disparaître. Il ne s'était jamais aussi bien porté que lorsque les bars et les bibliothèques d'étudiants avaient encore le droit d'être enfumés.

Assis sur un banc de pierre il regardait le liquide ambré s'écouler lentement dans son verre jusqu'à le remplir. D'une main il réussit avec habileté à faire tournoyer l'alcool dans le verre sans en renverser une goutte, comme il l'aurait fait pour un vieux cognac, et les yeux fermés il en respira avec délice les effluves. Dans son autre main il contempla un instant le contenu d'une boîte de neuroleptiques qu'il y avait vidée. Trente comprimés blanchâtres. À coup sûr amers, et bien moins appétissants. Il s'apprêta à avaler cette première poignée prometteuse d'oubli absolu quand il entendit frapper à sa porte. Et frapper c'était bien peu dire pour la rafale de coups de poing et de coups de pied violents qui étaient en train de s'abattre sur sa porte d'entrée.

Karen.

C'était Karen qui revenait...

Il n'en doutait pas. Il n'aurait même jamais dû en douter, car elle n'était pas femme à le planter de manière aussi absurde et sans aucune explication. Ça lui ressemblait bien de faire les premiers pas, et de venir se repentir en lui avouant s'être emportée parce que mal lunée, ou impulsive et inconséquente.

Elle avait cette habitude qui l'arrangeait à merveille, de s'auto-accuser spontanément pour tout ce qui n'allait pas, et contre quoi il râlait au-delà de ce qui aurait été supportable pour une tout autre personne que Karen. Il y avait pris goût. Le confort était appréciable.

De plus la réaction instinctive était tellement rapide, qu'il aurait été vain de s'y opposer. Avant qu'il n'ait eu le temps de s'impliquer ou de lui démontrer que ça ne relevait pas forcément de sa responsabilité, elle l'avait déjà disculpé...

Qui aurait pu résister à une telle facilité ? Ce petit rien qu'il ne demandait pas mais qui huilait si bien les rouages dans la relation d'un couple ? Sûrement pas lui.

Il balança ses comprimés dans le bassin, avala une gorgée de Chivas, et courut ouvrir à l'écervelée.

Gaby...

Gaby Jurgensen, un peu de bave aux commissures des lèvres et les yeux injectés de sang, se tenait là, debout sur le seuil.

Raide comme la justice, immobile, et implorant. Derrière lui, et contre le mur en face, il avait comme d'habitude appuyé son vélo malgré la pancarte d'interdiction formelle de cette pratique apposée par le voisin, excédé de voir ses plantes grimpantes saccagées par ce vandale avec son deux-roues rouillé, posé n'importe comment contre sa grille, insouciant des dégâts causés à ses chères clématites.

Gaby était un artiste peintre d'une trentaine d'années. Grand, maigre, aux yeux sombres et enfoncés. Ses cheveux bruns et bouclés étaient généralement retenus en catogan par un élastique de préférence orange. La coiffure avait été choisie plus par manque de moyens pour fréquenter les salons de coiffure que par originalité ou coquetterie. Par contre la couleur de l'élastique, toujours tranchante, affichait la volonté d'assumer le parti pris de sa misère face aux diktats de la mode.

Il incarnait à merveille ce que l'on pouvait imaginer être l'apparence de l'artiste maudit, qui ne mange pas tous les jours à sa faim. Maigre, Maladif et Mal payé. Les trois M comme il aimait à le répéter. M aussi comme trois fois Maudit.

À la ramasse souvent. Au comble du génie et de l'euphorie parfois, mais ceci beaucoup plus rarement, il ramait dur pour ne pas sombrer et se laisser emporter par les soucis ou les situations du quotidien qu'il maîtrisait mal. Paul avait accepté d'entreprendre avec lui son analyse contre une rétribution symbolique à la hauteur des moyens du jeune homme. Quelque chose de la personnalité de ce garçon l'avait intrigué quand il était venu la première fois lui confier ses

problèmes. Depuis il espérait découvrir la clef du mystère ou de la supercherie qui l'avait quasiment harponné ce jour où Gaby lui avait parlé de ce qui venait régulièrement bouleverser son existence.

Quand un tel événement insolite se produisait, Paul le voyait arriver en général dès le matin, tête basse, renfrogné, passer la porte d'entrée avec une mine de chien battu, et rester des heures, ratatiné dans un fauteuil de la salle d'attente à se ronger les ongles en attendant l'heure de son rendez-vous.

C'était la première fois que Gaby enfreignait la règle et venait frapper à sa porte à l'heure où il savait pertinemment le cabinet fermé. Paul n'eut pas le temps de lui signifier que ce n'était ni le jour ni l'heure de son rendez-vous, que le garçon s'était déjà précipité dans son cabinet et allongé sur le divan, les yeux fermés, et les mains jointes sur sa poitrine. Il n'attendit pas un mot, pas un encouragement, ni un « je vous écoute » de tradition dans ce genre d'endroit, pour se lancer dans son récit.

— Vous souvenez-vous quand je suis venu la première fois et que je vous ai parlé du phénomène étrange qui était apparu dans la nuit, sur une toile qui ne m'inspirait plus ? C'était le lendemain où j'avais rencontré cette jeune femme bizarre à la sortie du métro. Près de chez vous. On avait pris un verre au bistrot, et elle m'avait demandé, texto, quasiment de but en blanc, si je ne voyais pas d'inconvénient à ce qu'elle devienne ma maîtresse. Moi des trucs de ce genre, vous le savez, ça me fait plutôt flipper. J'ai toujours la trouille de tomber sur une cinglée qui me fera la peau quand j'aurai le dos tourné, ou qui ne décollera plus de ma piaule en s'inventant un roman à deux balles. On en a discuté, enfin, je veux dire, je vous en ai parlé longuement et vous m'avez écouté, ou vous n'en aviez rien à foutre, mais le fait est que de vous avoir raconté en long, en large, et en travers l'histoire, moi je me suis senti autorisé à la vivre. Pour de vrai. Pour voir aussi si vous alliez me mettre en garde ou me l'interdire. Mais comme vous étiez là à l'entendre, et que vous n'y trouviez rien à redire, pas même un soupir, forcément ça m'a encouragé à poursuivre et à rentrer dans le jeu de cette femme... Croyez bien que je ne dis pas ça pour vous en faire endosser la responsabilité, mais pour que vous sachiez que le silence parfois est une forme d'acquiescement qui peut mener très loin des personnes dans mon genre. Je veux dire dans le doute en permanence. D'ailleurs si je suis là c'est à cause d'elle. Je